



SERGE qui suis-je
PORTELLI
pour juger l'autre ?



© Les Éditions du Sonneur, 2019
Collection dirigée par Martine Laval
ISBN : 978-2-37385-188-5
ISSN : 2495-2680
Dépôt légal : septembre 2019
Conception graphique : Sandrine Duveillier

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

SERGE qui suis-je
PORTELLI
pour juger l'autre ?

..... collection

CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

Se méfier, toujours, du pouvoir. Du sien, en premier. Celui conféré par des études de droit, un concours de magistrat et une robe noire qui « bien plus qu'un déguisement » est « une façon de vivre, de se tenir, de penser, de parler ». Se méfier aussi de ce jargon judiciaire, cette langue qui porte en elle autorité, sinon domination. Apprendre à se faire confiance, envers et contre tout – ou tous, et rester à l'écoute, toujours, de ses semblables, victime ou agresseur, ces autres « moi-même ».

Pour Serge Portelli, s'emparer de notre collection, affirmer ce que la vie signifie pour lui, c'est se tenir droit devant le miroir, s'interroger, encore et encore, c'est aussi disséquer un métier : celui de rendre justice. Le magistrat met son âme à nu et nous invite, lecteurs en quête de sens, à nous emparer de ses doutes comme de son

intime conviction : garder foi en l'humanité. « Le juge d'instruction étant par définition celui qui cherche la vérité, j'ai failli croire, emporté par cet élan guerrier, qu'il n'y en avait qu'une. » Désirer non pas la vérité mais toutes les vérités, et pour cela, se délester de bien des a priori ; oser penser à contre-courant, refuser de courber l'échine, décliner les honneurs et les médailles ; rejeter la discrimination, la fatalité, la récurrence et s'insurger contre la prison. Choisir en quelque sorte la fragilité, le danger, la solitude du combattant, du résistant.

Liberté, égalité, fraternité. Avec ces trois mots rivés au front – et au cœur –, Serge Portelli empoigne l'univers impitoyable de la justice, en décortique toutes les violences, sa machinerie infernale. À la fois portraitiste pointu et narrateur gouleyant, il nous raconte quelques-unes de ses défaites, quelques-unes de ses victoires et ne

fait que nous rappeler notre monde et son chaos. Nourri de belles lettres – armé serait plus juste! –, Serge Portelli se raconte en écrivain, en amoureux de la langue, de ses saveurs, de ses sens infinis. Il appelle à la rescousse Verlaine: « Oui, on peut être poète et prisonnier »; il convoque Voltaire et ses Lumières, et invite un « vieil ami » qui depuis toujours l'accompagne, Montaigne: « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. »

Récit vitaminé d'une aventure personnelle, Qui suis-je pour juger l'autre? ouvre grand les horizons de nos existences et met en pratique l'espoir. Avec un bel aplomb contagieux, Serge Portelli célèbre ici les épousailles de la pudeur et de la rage, de l'humour et de la colère, de la tendresse et du combat.

MARTINE LAVAL

LA VIE EST LÀ...

*[...] la vie est là,
simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.*

VERLAINE

Certains prétendent qu'au moment de mourir, si la faux ne frappe pas trop vite, nous bénéficions d'un clip original où défilerait une sélection des meilleures images de notre vie. Allégation « sous toutes réserves » comme disent les avocats, puisque personne n'est jamais revenu de ce côté-ci du miroir pour le confirmer. Rien ne nous oblige donc à la croire. Et si jamais, lors de l'endormissement ordinaire, arrive en vrac une collection d'images d'un lointain passé, inutile de se réveiller en sursaut, notre dernière heure n'est pas forcément arrivée.

La vie se résumerait-elle à ce petit kaléidoscope? Mais comment privilégier ces instants-là et pourquoi? Une vie peut-elle s'illustrer? Se résumer? Se définir?

Vie. Larousse. Définition – ou plutôt définitions : il y en a tant que l'on voit bien l'embarras même des plus réfléchis. La plus sage : *fait de vivre*. Oui, il vaut mieux rester modeste, faire succinct, éviter les grands débats. Inutile de jouer au malin, de tourner quelques pages et de pousser jusqu'à « *vivre* ». On ne sera pas plus avancé. *Être vivant, en vie.*

On tourne en rond. Plutôt que d'aller de la naissance à la mort (définition étriquée mais raisonnable), on revient au point de départ. Néanmoins, certains soutiendront qu'avec ce trajet en boucle, nous sommes dans le vrai. Pourquoi pas. Peut-être n'y a-t-il d'autre approche qu'individuelle. Peut-être est-il vain de placer trop de raison dans un sujet si déraisonnable et si vaste. Y aurait-il une règle générale, une loi universelle qui permettrait à tout un chacun d'apporter la bonne réponse? Une loi qui définirait les différentes catégories de « sens de la vie ». On peut imaginer cette grille de lecture où il suffirait de cocher la bonne case :

- les monomaniaques qui ont consacré inlassablement leurs jours à une passion et une seule, la collection des timbres-poste, des lampadaires, des animaux empaillés, des conquêtes amoureuses...

- les professionnels, qui se définiraient par leur métier : il fut un grand cinéaste, une star du football, le meilleur fabricant de kouglof...

- les hédonistes à la recherche inlassable de leur plaisir;

- les familiaux qui ne vivent que pour leur famille ;

- les navigateurs, les explorateurs, les voyageurs toujours en vadrouille de par le monde ;

- les récidivistes répétant inlassablement, nous dit-on, leurs méfaits.

On voit bien le côté artificiel de ces balivernes. Un homme ne se définit pas par un seul trait, une seule couleur, une seule note, une trajectoire invariable. On peut le faire pour s'amuser. Par jeu. Pour aller vite.

Mais la vie a peu de rapport avec cette simplicité factice. Elle est toutes les couleurs à la fois, l'ombre et la lumière, l'aller et le retour, la ligne droite et les circonvolutions.

Alors, autant en rester à soi-même. Éviter de donner des leçons. Ne pas parler de la vie mais de ce qu'on est supposé connaître le mieux : sa vie. Comme le font tous les philosophes et les scientifiques qui maquillent en toute bonne foi leurs petites histoires personnelles en découvertes, traités, théorèmes et systèmes définitifs. Peut-être apparaîtra-t-il alors un chemin, une ligne, une suite d'événements qui pourraient aider à comprendre.

Encore faudrait-il d'ailleurs qu'il y ait quelque chose à comprendre, que la vie ait un sens. Car il est parfaitement soutenable qu'elle n'en ait strictement aucun, que ce trajet d'un homme perdu entre deux infinis, selon la juste expression de Pascal, soit totalement erratique et absurde. N'y aurait-il pas quelque prétention à soutenir que notre vie signifie ceci ou cela ? À barbouiller un arrière-plan qui donnerait au tableau un semblant d'unité ? À mettre après coup un peu d'ordre dans des mouvements aléatoires et contradictoires ? Dans une vie insensée ?

La question est plutôt de savoir qui aurait le droit de délivrer le verdict. Qui peut bien avoir la légitimité pour

juger du sens de la vie d'un homme? Paradoxalement, le moins mal placé est l'intéressé: celui qui un jour, on ne sait trop pourquoi, s'est posé la question. Lui seul possède sur toute la continuité de son existence les informations nécessaires. Pas toutes, c'est certain, mais les plus intimes, les plus déterminantes. Donc, autant lui donner la parole. Autant *me* donner la parole. Avec méfiance.

Oublions donc la définition de la vie. Fermons le dictionnaire. Et si nous faisons confiance à nos sens? La vie peut sans doute se ressentir. Elle serait de l'ordre du sentiment, de l'émotion. La raison? Elle servirait à mettre un semblant d'ordre dans ce chaos. Les mots? À caboter le long de l'indicible, à tutoyer l'intraduisible. Ils permettraient de rendre le mieux possible – ou le moins mal possible – ces sensations fugaces qui parfois nous traversent et nous font dire: « La vie est belle. » Ou seulement: « La vie est là. »

Oui, comme l'écrivait le poète: « La vie est là, / simple et tranquille. / Cette paisible rumeur-là / vient de la ville. »

Oui, on peut être poète et prisonnier.

VERLAINE ET LUI

1873, dans une prison belge, Verlaine écrit. On est au mois d'août. Il dira plus tard de Bruxelles, dans un livre ennuyeux (*Mes prisons*), qu'elle est « la ville la plus bonhommement rieuse et rigoleuse que je sache ». Heureusement le prince des poètes sait transformer le plomb en or, le malheur, le sordide en joyau. Dans son « mortel ennui », il entend tous ces bruits de fête. Il entend toutes sortes d'oiseaux et voit un peu de verdure, la cime d'un peuplier. La vie vient lui rendre visite jusque dans son cachot. Il en retrouve le fil. Un des fils...

Le ciel est, par-dessus le toit,

Si bleu, si calme!

Un arbre, par-dessus le toit,

Berce sa palme.

Je ne savais pas, à première lecture, lors de l'adolescence, que ce poème avait été écrit en prison. J'ignorais

la passion amoureuse de Verlaine pour Rimbaud, le coup de feu, les poursuites judiciaires, sa lettre de supplication à Victor Hugo et la peine de deux ans d'emprisonnement. Mais peu importent les circonstances. Il m'a fallu une vie pour comprendre ce qu'était la prison. Incarcérer était pourtant une partie du métier de juge. On peut visiter cent fois une cellule, on ne sait pas ce qu'elle est, faute d'y avoir vraiment vécu.

Dans ces quelques mètres carrés, parmi l'ennui, les poux, les puces, les cafards et les rats, dans l'accablement ou la révolte, la vie se joue. Certains réussissent à s'évader, d'autres sombrent, la plupart survivent, choisissant leurs séquelles, une poignée en tire profit.

Lui en est mort. Il était tout juste majeur. Majeur, mineur, cela ne changeait pas grand-chose. Ça n'aurait de toute façon jamais rimé avec bonheur. Deux ou trois vols à main armée, c'était ce qu'on lui reprochait. Ils ne lui avaient rien rapporté – il n'était pas doué pour la délinquance non plus. Ses yeux racontaient une tristesse absolue et une résignation qui faisaient peur. Il était jeune mais son histoire était déjà longue et pleine. Il était parti de son île lointaine, La Réunion, petit enfant. Il y

avait été abandonné une première fois. En métropole, il avait été adopté par un couple évidemment plein de bonne volonté. Mais tout avait mal tourné. D'incompréhension en révolte, de rejet en fugue, ils avaient fini, eux aussi, par l'abandonner. Après ce second rejet, la justice l'avait adopté à sa façon. Le juge des enfants, l'aide sociale à l'enfance, une famille d'accueil, un foyer, un juge d'instruction, une maison d'arrêt... Bref une grande famille aux intentions souvent suspectes à qui je ne confierais pas même mon chat. Et pourtant j'en faisais partie. J'aurais pu évidemment être de l'autre côté du bureau. Là-bas, entre les deux gendarmes, il y avait un autre moi. Un moi tragique.

On ne peut pas rentrer dans une banque avec une arme même hors d'usage. Ça ne se fait pas. Le Code pénal a tout prévu. Mais lui, qui vivait dans un monde écroulé, avait-il une bonne raison de croire à ces règles et ces lois ? Je n'avais délivré aucun permis de communiquer. Personne ne venait le voir en prison. J'avais beau faire durer les interrogatoires, rien n'y faisait. Ses yeux regardaient ailleurs, un passé inaccessible, des événements que rien ne pouvait faire émerger. Ses paroles

criaient d'insuffisance, hurlaient une solitude éclatante. Le feu semblait éteint depuis longtemps et rien de ce que je pouvais dire ou suggérer n'arrivait à le ranimer. Ce n'était pas le rôle d'un juge mais peu importe. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à lui offrir que ces échanges. La prison était inévitable. Il restait au moins les mots à condition qu'ils ne soient pas ressentis comme un effort, une obligation déontologique, une bonne action. Au bout d'un an, il était toujours là. Vivant. Je n'en demandais pas plus. Chaque jour gagné était une petite victoire. Rien n'avait brisé la vaste lassitude de sa parole. Mais il avait survécu. La cour d'assises fut réunie assez vite. Cinq ans d'emprisonnement. Il la fallait bien, cette peine. Il pourrait assez vite bénéficier d'une libération conditionnelle et retrouver – ou trouver – un sens à sa vie.

Trois jours après le verdict, on le retrouva pendu dans sa cellule.

Vers qui tourner sa colère ? Qui accuser ? Avec qui pleurer ? Il est mort, comme tant d'autres, dans l'indifférence générale. Pas de discours, pas de fleurs, pas de funérailles. Pas de Verlaine pour chanter la tristesse

ou débrouiller un sens à ce gâchis. Qui était-il, cet homme ou cet enfant dont le souvenir ne m'a jamais quitté et auquel je rends chaque jour hommage dans ma solitude plus riche que la sienne ?

Il appartient à l'immense foule des malchanceux, des pauvres. Ceux que la poisse poursuit inlassablement. Qu'une main tendue suffit parfois à sauver de la mort. Et parfois pas.